

CAHIERS FERDINAND DE SAUSSURE

Revue de linguistique générale

69

Genève
LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Massot

2016

© Copyright 2016 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève.

Ce fichier électronique est un tiré à part. Il ne peut en aucun cas être modifié.

L' (Les) auteur (s) de ce document a/ont l'autorisation d'en diffuser vingt-cinq exemplaires dans le cadre d'une utilisation personnelle ou à destination exclusive des membres (étudiants et chercheurs) de leur institution.

Il n'est pas permis de mettre ce PDF à disposition sur Internet, de le vendre ou de le diffuser sans autorisation écrite de l'éditeur.

Merci de contacter droz@droz.org <http://www.droz.org>

Anne-Gaëlle Toutain, *La problématique phonologique. Du structuralisme linguistique comme idéologie scientifique*. Paris: Classiques Garnier. 2015. 609 pages.

Avec *La problématique phonologique*, Anne-Gaëlle Toutain nous livre, à la suite de *La rupture saussurienne* (Academia-L'Harmattan, 2014), des arguments visant à démontrer qu'il y a, entre la théorie saussurienne et les démarches entreprises par les grandes figures du structuralisme européen, représenté en l'occurrence par R. Jakobson, L. Hjelmslev, A. Martinet et E. Benveniste, une discontinuité radicale et absolue. Il ne s'agit pas seulement pour l'auteur de montrer que les cadres théoriques de l'un et des autres seraient conceptuellement incompatibles, ce qui permettrait d'évoquer, en fin de compte, selon une topique autrefois à la mode, le terme bachelardien de « rupture épistémologique » : le fossé postulé intervient ici plus profondément en séparant fondamentalement ce qui relève de l'ordre théorique, que l'auteur situe du côté de Saussure, de ce qui demeure « anti – », voire « contre-théorique » : pendant que Saussure *théorise* cet objet qu'il nomme « la langue », les structuralistes, interrogés ici en tant que phonologues, constatent, sélectionnent, décrivent, entièrement dépourvus de recul (sinon de cadre) théorique, la « structure » d'une « réalité » sur les fondements épistémologiques de laquelle ils ne s'interrogent pas, non plus qu'ils ne s'interrogent sur ses conditions d'existence en tant qu'objet linguistique. Cet objet non théorisé est nommé par Toutain « le donné des idiomes », à comprendre comme des états de langue synchroniquement et géographiquement (et quelque peu idéalement et arbitrairement) délimités, et donc empiriquement constatables (voir p. 498, n.1). La phonologie (ce terme renverra toujours, dans ce qui suit, à la phonologie *structurale*) serait ainsi non seulement contre-théorique et anti-saussurienne : elle serait purement et simplement en dehors du champ de la linguistique. Point de vue audacieux ? Certes, d'autant plus que l'on comprend, chemin faisant, que la phonologie serait non seulement contre-théorique, non linguistique *et* anti-saussurienne, mais contre-théorique et non linguistique *car* anti-saussurienne, et qu'elle le serait non pas parce les phonologues auraient voulu développer, pour une raison ou pour une autre, des projets scientifiques *autres* que celui de Saussure, mais parce qu'ils se seraient « mépris » à son égard.

Voilà donc l'idée que l'auteur s'attelle à démontrer, et qui sera articulée dans un système d'hypothèses déclinées en six chapitres répartis en deux parties.

La première partie, «Du concept à l'objet ou le donné de la structure», aura pour but de mettre en évidence le fossé dont il vient d'être question à travers une analyse des *objets* traités par Saussure et par la phonologie structurale. Pendant que Saussure se donne pour tâche de *théoriser* le rapport son/sens, ce qu'il accomplirait à travers les concepts de «système» et de «valeur» (qu'il articule dans l'idée fondamentale de «langue comme système de valeurs»), la phonologie se bornerait à «une démarche de formalisation à partir de données préalables, le son et le sens» (p. 43). Les phonologues, en d'autres termes, s'en tiendraient, dans une opération «dénuee de la consistance théorique du concept saussurien de système» (p. 43), au «constat empirique» d'une réalité dont ils postulent axiomatiquement (plus plate-ment : dont ils *acceptent*) l'existence : en face de la *théorisation* d'un concept (la langue en tant que système de valeurs), les phonologues *analysent* donc un objet : la structure des «idiomes» en tant qu'instrument de communication.

Le fait qu'une telle transmutation n'ait pas empêché les structuralistes de se réclamer de Saussure n'admet alors qu'une explication : il s'agirait purement et simplement d'une «mécompréhension» (p. 78 *et passim*). Ainsi Jakobson, en formalisant la notion de *fonction* des éléments phoniques des langues considérées en tant qu'instruments de communication (telle est en effet l'hypothèse fonctionnaliste fondamentale, sténographiée chez cet auteur dans le concept de *phonème*) aurait mal compris Saussure, dont le concept de «langue» exclut tant la phonie (les sons) que la signification (le sens) en tant qu'entités existant indépendamment du «système de valeurs» qui les met en rapport. Se demander si la modification de tel «son» implique ou n'implique pas une modification au plan du «sens», comme le font les phonologues lorsqu'ils *appliquent* le test de commutation, n'aurait alors aucun sens à l'intérieur de la théorie saussurienne ni, donc, d'après Anne-Gaëlle Toutain, à l'intérieur de la linguistique – entendue invariablement et *naturellement* (*id est*, sans le remettre en question) d'après Saussure.

C'est la notion de «langue comme réalité fonctionnelle», comme on le voit, qui est au centre de la discussion dans cette première partie, et qui sera abordée dans le deuxième chapitre sous l'angle de Martinet et son essai d'«intégration de la phonie à la langue» à travers le «principe de pertinence». Le but étant de montrer que la phonologie structurale, s'attachant à «construire la notion de structure à partir de celle de fonction» (p. 146), «se fonde sur le donné du son et du sens» (p. 146) et s'éloigne par-là de la perspective saussurienne : «alors que la problématique saussurienne répond au problème de l'existence du son et du sens par une théorisation de celle-ci et se constitue ainsi comme problématique étiologique, la problématique phonologique fait fond sur le donné du son et du sens et est ainsi analytique. [...] La problématique phonologique apparaît ainsi empirique, puisqu'elle se fonde sur l'acceptation d'une définition évidente de la langue, autre forme du donné du son et du sens, qui laisse la langue non théorisée» (p. 147).

Le troisième chapitre, de loin le plus long de l'ouvrage, clôt la première partie en abordant ce que le titre présente de la manière suivante: «Benveniste et Hjelmslev: problématique phonologique et structuralisme». La partie consacrée à Benveniste, dont l'œuvre ne fait en réalité que «très peu de place à la phonologie» (149), est néanmoins bouclée au bout de dix pages, de sorte que la quasi-totalité du chapitre (150 pages sur 160) sera vouée à Hjelmslev.

Tout en relevant l'aspect «formalisant» de l'œuvre du linguiste danois, l'analyse conduit à une conclusion équivalente à celle tirée dans les premiers chapitres. Il y aurait chez Hjelmslev un déplacement analogue à celui qu'on repère chez les autres auteurs mis sur la sellette, bien qu'intervenant chez lui de manière inversée: au lieu d'une description/analyse opérée sur le «donné des idiomes» en tant que «réalités fonctionnelles» dont il s'agirait de formaliser la structure, Hjelmslev part du «postulat» d'une «forme» qui fournira le cadre au sein duquel les éléments seront définis, et qui «permettra l'analyse de la substance»: «l'enjeu reste cependant fondamentalement le même: redéfinir et appréhender linguistiquement la réalité substantielle (fût-ce sous la forme de son avatar formel) et la définir au lieu de la théoriser» (p. 250). Repris à la fin du chapitre, le propos servira de conclusion à toute la première partie: «tandis que chez les phonologues le rapport son/sens, donné dans la définition de la langue comme instrument de communication, détermine une édification de la structure au moyen d'une analyse fonctionnelle de la substance qui ancre la théorie dans la problématique des rapports forme/substance, à l'inverse, chez Hjelmslev, l'appréhension de la langue comme forme et principe d'analyse de la substance est inséparable de l'acceptation du donné du son et du sens, dont témoigne, outre la symétrie de l'expression et du contenu, le recours à la commutation» (p. 285). Que ce soit en analysant une *réalité* que l'on présuppose comme donnée, ou en postulant un cadre formel fournissant les critères nécessaires pour saisir de manière précise un *objet*, les démarches des quatre «structuralistes» considérés viseraient, d'après Toutain, l'appréhension d'un phénomène qui demeure non-théorisé.

La première partie s'achève sur cette conclusion qui reprend celle des chapitres qui la composent, mais qui reste tout de même difficile à assimiler. A ce stade de l'argumentation, on comprend mal pourquoi les très riches appareils de «définitions» données par Jakobson ou Martinet afin de capter les objets inhérents à leurs projets, ou même le «cadre théorique formel» postulé de manière si précise par Hjelmslev (que l'on pense au *Résumé d'une théorie du langage*) afin de déterminer les conditions de possibilité de toute analyse ne mériteraient pas d'être conçues comme des théorisations. L'argumentation d'Anne-Gaëlle Toutain, construite à partir de la confrontation de passages de Saussure et des différents auteurs considérés, est toute faite pour mettre en évidence les *déviations* des différents projets structuralistes par rapport à Saussure; mais ni la «théorie» de

ce dernier, qui fonctionne comme centre de gravitation « valide » autour duquel orbitent les « démarches » (non valides théoriquement) des auteurs examinés, ni ces dernières, ne sont explicitées de manière évidente dans cette première partie, de sorte que les enjeux des uns et des autres – qui ne peuvent pas ne pas être différents – apparaissent en quelque sorte comme brouillés ou, du moins, comme difficiles à reconstruire.

La mise est surenchérie et mieux élaborée dans la seconde partie où l'auteur s'attelle à mettre en évidence « L'idéologie scientifique du structuralisme » qui s'annonçait dès le sous-titre de l'ouvrage, et qu'il faudra comprendre, en réalité, comme un défaut de scientificité. En évoquant Canguilhem, on tiendra ainsi « le structuralisme de Hjelmslev, Jakobson, Martinet et Benveniste » pour un « discours caractérisé par une "méconnaissance des exigences méthodologiques et des possibilités opératoires de la science dans le secteur de l'expérience qu'[il] cherche à investir" (Canguilhem 1977 : 39) » (p. 289). On serait en face d'un discours pseudo-scientifique caractérisé « non par des normes de scientificité propres et spécifiques, mais par son "imitation de quelque modèle de science déjà constitué" (Canguilhem 1977 : 39) » (p. 289) ; une *allure* de scientificité serait importée par le structuralisme, et notamment par Martinet, des sciences exactes (voir chapitre « Structuralisme linguistique et scientificité importée »). C'est là l'un des chapitres les plus ardues de l'ouvrage, les propos saluant la mathématisation/algébrisation de la linguistique (répondant sans aucun doute, par ailleurs, à une mode de l'époque) n'étant que périphériques et donc accessoires aux projets des différents linguistes considérés (on se souviendra à ce propos de la méfiance exprimée à cet égard par Troubetzkoy dans sa correspondance avec Jakobson¹). L'hypothèse souffre encore lorsqu'on lit dans le chapitre suivant (« Martinet et le principe de pertinence : la problématique phonologique comme problématique contre-théorique ») que le structuralisme est considéré non plus en tant qu'importateur de scientificité, mais au contraire comme un « modèle de toute problématique scientifique » (p. 311). Il faudra supposer, pour pouvoir avancer dans la lecture, que cette idée relève de l'imposture : la mise en valeur du principe de pertinence comme critère de scientificité (qu'un auteur comme Prieto allait pousser à l'extrême en en faisant le fondement non seulement de sa noologie, mais encore d'une théorie générale de l'idéologie et de la connaissance²) mènerait vers *l'impossible de la théorisation* (voir p. 337). « Dans le cadre d'une telle gnoséologie », en effet, « l'objet est

¹ « A. Schmitt [...] finit sa lettre en disant être effrayé par la transformation de la linguistique en algèbre. Cela dit, en lisant le travail de Hjelmslev sur la phonologie lituanienne, j'ai éprouvé moi-même un fort sentiment de révolte contre le caractère de plus en plus algébrique de la linguistique ». N. S. Troubetzkoy (2006), *Correspondance avec Roman Jakobson et autres écrits*, Lausanne, Payot, p. 457.

² Voir L. Prieto (1975) *Pertinence et pratique. Essai de sémiologie*, Paris, Minuit.

donné» (p. 338), en d'autres termes non «construit (au sens bachelardien), mais seulement appréhendé d'une certaine manière» (p. 339): en l'occurrence, en en abstrayant les traits *pertinents*. Le structuralisme ne serait ainsi, au mieux, qu'une méthodologie d'appréhension d'un objet, et les appareils censément *théoriques* des quatre auteurs considérés ne seraient qu'une «démarche définitionnelle identificatoire» (p. 345) d'une réalité que l'on se borne à aborder (observer, décrire, analyser) depuis un «point de vue» particulier (la pertinence en vue de la fonction communicative); «une problématique purement descriptive, incompatible en tant que telle avec une [véritable, ES] démarche de théorisation» (p. 347) qui, en tant que telle, se devrait de constituer (en termes saussuriens, *de créer*, à comprendre ici de manière radicale, c'est-à-dire littérale) l'objet. Cette simple «méthodologie», démunie du cadre conceptuel qui serait indispensable à la définition de son objet, contre-théorique donc, fonctionnant comme un artefact d'abordage du donné empirique, est ce que l'auteur nomme «idiomologie» (*passim*), et qu'elle retrouvera enfin aussi chez Benveniste à la fin de son ouvrage (chap. «Benveniste, structure, théorie et objet», p. 477-506).

L'ensemble des arguments sera repris sans modifications substantielles dans la conclusion (p. 507-509) où l'on regrette l'absence d'une élaboration, ne serait-ce que sommaire et schématique, mais nette et précise, de la doctrine saussurienne, seule démarche qui mérite aux yeux de l'auteur le titre de «théorie» et qui joue, tout au long de l'ouvrage, le rôle de modèle/prototype scientifique en face duquel tout (= les simples «démarches» des quatre auteurs considérés) apparaîtra comme conceptuellement dévalué. (L'élaboration dont on regrette l'absence constitue en réalité l'argumentaire du premier ouvrage de l'auteur, *La rupture saussurienne* (Academia, 2014), avec lequel ce deuxième volume forme donc un ensemble difficilement séparable, mais qui demeure hors de la portée de cette notice.)

L'annexe I (p. 511-556) enrichit l'ouvrage d'un tableau, très utile, reprenant exhaustivement et chronologiquement, pour chaque auteur, les données bibliographiques analysées. L'annexe II, non indispensable, reproduit un dessin de Saussure. Le volume est complété par deux index (*rerum* et *nominum*) et par deux tableaux, l'un au début (p. 7-27), l'autre à la fin (p. 587-605), facilitant le repérage des références citées tout au long de l'argumentation. Ces derniers étant, quant à eux, absolument indispensables, car l'auteur ne se plie pas, pour des raisons consignées dans la note 1 de la page 27, à l'usage d'identifier les citations suivant la norme habituelle (nom, année de publication, page): les passages cités sont référencés par un système d'abréviations personnel – dont le maniement demande, hélas, un effort supplémentaire au lecteur.

Le livre d'Anne-Gaëlle Toutain est exigeant, car il remet en question des vérités qui sembleraient incontestables – et qui sont, en tout cas, généralement acceptées par la communauté savante, dont par exemple le fait que la phonologie

structurale ferait partie de la linguistique. Mais il est également, et pour ces mêmes raisons, passionnant et même peut-être incontournable : il contient les réflexions d'un auteur au nombre des plus originaux de la scène linguistique actuelle. S'y mesurer devient dès lors un exercice nécessaire pour tout chercheur s'intéressant à l'épistémologie des sciences du langage dans leur état contemporain.

Estanislao Sofia
KU Leuven - FWO
estanislao.sofia@gmail.com